

Formation Permanente – Français /2022

**Vers l'implosion du catholicisme ?
Un livre important qu'il faut prendre le temps de découvrir**

Spécialiste des religions, la sociologue Danièle Hervieu-Léger a théorisé, voici vingt ans déjà, l'exculturation du catholicisme en France comme perte définitive de son emprise sur la société. Plus récemment le rapport de la Ciase sur la pédocriminalité dans l'Église et les divisions autour des restrictions du culte liées au Covid19 lui paraissent avoir accéléré une forme de dérégulation institutionnelle devenue irréversible. Dans un livre d'entretiens avec le sociologue des religions Jean-Louis Schlegel, sorti le 13 mai en librairie, elle précise sa vision d'un catholicisme devenu non seulement minoritaire, mais pluriel et éclaté. Un catholicisme qu'elle croit condamné à une forme de diaspora d'où il pourrait, néanmoins, tirer une nouvelle présence sociale sous forme de « catholicisme hospitalier ». À la condition de se réformer en profondeur, non seulement en France, mais au plus haut sommet de la hiérarchie. Une thèse qui, n'en doutons pas, fera débat, sinon polémique. Et que j'interroge, pour une part, dans cette recension.

L'intérêt de ces « entretiens sur le présent et l'avenir du catholicisme » (1) tient bien sûr à l'expertise reconnue et à la notoriété de la sociologue Danièle Hervieu-Léger, mais également à la fine connaissance de l'institution catholique de son interlocuteur. Jean-Louis Schlegel est lui-même sociologue des religions, auteur, traducteur, éditeur et directeur de la rédaction de la revue *Esprit*. « Le projet de ce livre, écrit-il en introduction, est lié au sentiment, basé sur des “signes des temps” nombreux et des arguments de taille, qu'une longue phase historique se termine pour le catholicisme européen et français. »

Le virage décisif des années 1970

L'intuition n'est pas nouvelle dans le monde de la sociologie religieuse. Et l'état des lieux que propose l'ouvrage est l'occasion pour Danièle Hervieu-Léger de revenir sur ce qu'elle nomme l'exculturation du catholicisme Français. Elle la décrivait dès 2003 (2) comme « déliaison silencieuse entre culture catholique et culture commune. » Du recul du catholicisme en France on connaît les symptômes : crise des vocations et vieillissement du clergé dès 1950, effondrement de la pratique dominicale et de la catéchisation à partir des années 1970, érosion parallèle du nombre de baptêmes, mariages voire même obsèques religieux, recul – de sondage en sondage – de l'appartenance au catholicisme désormais minoritaire et montée simultanée de l'indifférentisme.

Reste à en analyser les causes. Pour la sociologue il faut les chercher dans la prétention de l'Église au « monopole universel de la vérité » dans un monde depuis longtemps marqué par le pluralisme, le désir d'autonomie des personnes et la revendication démocratique. Le virage décisif se situerait dans les années soixante-dix. L'Église qui avait réussi jusque-là à compenser sa perte d'emprise dans le champ politique par une « gestion » de l'intime familial enchaîne alors les échecs sur les terrains du divorce, de la contraception, de la liberté sexuelle, de l'avortement puis du mariage pour tous...

« Ce qu'il faut tenter de comprendre, écrit la sociologue, ce n'est pas seulement comment le catholicisme a perdu sa position dominante dans la société française et à quel prix pour son influence politique et culturelle, mais aussi comment la société elle-même – y compris une grande partie de ses fidèles – s'est massivement et silencieusement détournée de lui. » Car c'est bien le « schisme silencieux » des fidèles, partis sur la pointe des pieds, qui a conduit pour une large part à la situation actuelle.

L'Église effrayée de sa propre audace conciliaire

Pour mieux répondre à la question, les auteurs nous proposent un survol rapide de l'histoire récente du catholicisme. Ils soulignent les ruptures introduites par le Concile Vatican II au regard du *Syllabus* de 1864 et du dogme de l'infaillibilité pontificale décrit ici comme « couronnement d'une forme d'hubris »

cléricale. Sauf que la mise en œuvre du Concile allait se heurter aux événements de Mai 68 et aux bouleversements profonds qui allaient s'ensuivre. L'écrivain Jean Sullivan écrivait, dès 1968, à propos des acteurs d'un Concile qui venait à peine de se clore : « le temps qu'ils ont mis à faire dix pas, les hommes vivants se sont éloignés de cent. » (3) Le fossé que le Concile avait voulu et pensé combler entre l'Église et le monde se creusait à nouveau. Ce qui eut pour effet immédiat et durable d'effrayer l'institution catholique de sa propre audace conciliaire pourtant jugée insuffisante par certains.

Ainsi, si la constitution pastorale *Gaudium et spes* sur « l'Église dans le monde de ce temps » (1965) représente symboliquement une avancée en termes d'inculturation au monde contemporain, trois ans plus tard l'encyclique *Humanae Vitae* qui interdit aux couples catholiques l'usage de la contraception artificielle représente déjà un virage à cent quatre-vingts degrés qui aura pour effet d'accélérer l'exculturation du catholicisme et de provoquer une hémorragie dans les rangs des fidèles. Ce qu'allaient confirmer les pontificats de Jean Paul II et Benoît XVI à travers une lecture minimaliste des textes conciliaires puis une tentative de restauration autour de la reconquête des territoires paroissiaux et de la centralité de l'image du prêtre, fers de lance de la « nouvelle évangélisation ». En vain !

Nouvelles communautés : peu de convertis hors de l'Église

De ces quelques décennies post-conciliaires, qui précèdent l'élection du pape François dans un contexte de crise aggravée, les auteurs retiennent également l'efflorescence des communautés nouvelles de type charismatique perçues à l'époque comme un « nouveau printemps pour l'Église », mais qui ne tiendront pas vraiment leurs promesses. Avec, sous la plume des auteurs, ce verdict sévère – qui fera sans doute débat – sur la portée de leur caractère missionnaire : « Les nouveaux mouvements charismatiques ont fait en réalité peu de convertis hors de l'Église, mais ont influé sur les catholiques lassés par la routine paroissiale. » Ce qui a eu pour effet, dans un contexte de rétrécissement continu du tissu ecclésial, de renforcer leur poids relatif et leur visibilité. Lorsque le sociologue Yann Raison du Cleuziou – cité dans l'ouvrage – pose le constat que l'Église se recompose autour de « ceux qui restent », il n'écarte pas pour autant le risque d'une « gentrification » (substitution d'une catégorie sociale aisée à une autre, plus populaire) autour d'« observants » parfois tentés par un christianisme identitaire et patrimonial comme on l'a vu à la faveur de la récente élection présidentielle.

Les deux « séismes » des années 2020-2021

À ce « constat » sociologique dont les contours étaient déjà bien esquissés, le livre entend apporter une actualisation qui a pour effet de durcir encore un peu plus le diagnostic. Elle porte sur deux événements majeurs survenus en France sur la période 2020-2021, même si leurs racines plongent dans un passé plus lointain. Il s'agit en premier lieu du rapport de la Ciasa sur la pédocriminalité dans l'Église qui, selon les auteurs, représente un « désastre institutionnel » doublé de profonds déchirements. Le second « séisme » étant le traumatisme provoqué chez certains par l'interdiction puis la régulation des cultes au plus fort de l'épidémie de Covid19 qui, lui aussi, a creusé les divisions. Là où certains ont pétitionné – contre l'avis de leurs évêques – pour qu'on leur « rende la messe », d'autres se sont interrogés « sur la place de la célébration (eucharistique) dans la vie de la communauté » au point parfois de ne pas renouer avec la pratique dominicale à la levée du confinement (on a avancé le chiffre de 20 %).

De ces épisodes, qui sont loin d'être clos, Danièle Hervieu-Léger tire la conclusion d'un catholicisme français durablement – et peut-être définitivement – « éclaté ». Ce qualificatif recouvrant à la fois « un clivage qui dresse face à face des “camps” irréconciliables » et « l'effritement d'un système, un affaiblissement de ce qui tenait ensemble ses éléments, lesquels se dispersent alors comme pièces et morceaux. » Elle poursuit : « Toute la question est de savoir si cette situation d'éclatement peut accoucher d'une réforme digne de ce nom. La direction qu'elle peut prendre n'est pas plus identifiable pour l'instant que les forces susceptibles de la porter, à supposer qu'elles existent. C'est là (...) une situation absolument inédite pour l'Église catholique depuis la Réforme au XVI^e siècle, d'un ébranlement venu de l'intérieur d'elle-même, et non d'un dehors hostile. L'Église fait face, au sens propre du terme, au risque de sa propre implosion. Il se pourrait même, en réalité, que ce processus soit déjà enclenché. »

« Est-ce la culture qui exculture le catholicisme ou est-il exculture par sa propre faute ? »

Mon propos n'est pas d'entrer plus avant dans les développements de l'ouvrage. Le lecteur y trouvera une matière à réflexion abondante qu'il pourra, selon son tempérament, faire sienne, réfuter ou mettre en débat. Au-delà de mon adhésion à l'économie d'ensemble du propos qui rejoint bien souvent mes propres intuitions d'observateur engagé de la vie ecclésiale (4), j'aimerais, néanmoins, formuler le questionnement que suscite en moi la lecture de tel passage de l'ouvrage. Au début du livre, Danièle Hervieu-Léger interroge fort opportunément : « Est-ce la culture qui exculture le catholicisme ou est-il exculture par sa propre faute ? » D'évidence la thèse du livre penche pour la seconde explication. Et ce choix exclusif m'interroge. Je ne veux pas sous-estimer la prétention historique de l'Église à détenir l'unique vérité, même si Vatican II nous en propose une tout autre approche et si l'on peut douter, de toute manière, de sa capacité à l'imposer, si elle en avait le projet, dans une société sécularisée. Mais serait-ce là, réellement, le seul registre de son dialogue – ou de son non-dialogue – avec la société et la seule explication de son exculturation ?

Mettre la société face à ses contradictions

Ne peut-on aussi analyser les interventions du pape François et d'autres acteurs dans l'Église – dont de simples fidèles – comme des interpellations loyales de la société sur de possibles contradictions entre les actes qu'elle pose et les « valeurs » dont elle se prévaut ? La requête individuelle d'émancipation et d'autonomie que semblent désormais soutenir sans réserve gouvernements et parlements au nom de la modernité, est-elle totalement compatible avec des exigences de cohésion sociale et d'intérêt général auxquelles ils ne renoncent pas ? Et d'ailleurs, la modernité occidentale, dans sa prétention à un universalisme qu'elle conteste à l'Église, est-elle assurée de détenir le dernier mot sur la vérité humaine et le Sens de l'Histoire ? Ne peut-on lire le développement des populismes à travers la planète – et le phénomène des démocraties illibérales – comme autant de refus laïcs d'inculturation à son égard ?

Le libéralisme sociétal occidental ne serait-il pas pour une part « l'idiot utile » du néolibéralisme dont – divine surprise – il est devenu le moteur, comme le dénonce le pape François ? Dès lors, porter dans le débat public un souci du groupe et de la fraternité contre le risque d'éclatement individualiste aurait-il quelque chose à voir avec une quelconque prétention de l'Église à imposer à la société une vérité révélée de nature religieuse ?

Que l'on me permette de citer ici Pier Paolo Pasolini : « Si les fautes de l'Église ont été nombreuses et graves dans sa longue histoire de pouvoir, la plus grave de toutes serait d'accepter passivement d'être liquidée par un pouvoir qui se moque de l'Évangile. Dans une perspective radicale (...) ce que l'Église devrait faire (...) est donc bien clair : elle devrait passer à l'opposition (...) En reprenant une lutte qui, d'ailleurs, est dans sa tradition (la lutte de la papauté contre l'Empire), mais pas pour la conquête du pouvoir, l'Église pourrait être le guide, grandiose, mais non autoritaire, de tous ceux qui refusent (c'est un marxiste qui parle, et justement en qualité de marxiste) le nouveau pouvoir de la consommation, qui est complètement irréligieux, totalitaire, violent, faussement tolérant, et même plus répressif que jamais, corrupteur, dégradant (jamais plus qu'aujourd'hui n'a eu de sens l'affirmation de Marx selon laquelle le Capital transforme la dignité humaine en marchandise d'échange). C'est donc ce refus que l'Église pourrait symboliser. » (5)

L'Église comme « conscience inquiète de nos sociétés »

Dans un commentaire à la longue interview du pape François donnée aux revues Jésuites à l'été 2013, le théologien protestant Daniel Marguerat formulait ce qui semble être devenu la ligne de crête de bien des catholiques de l'ombre : « L'Église gagne en fidélité évangélique à ne pas se poser en donneuse de leçons, mais à être la conscience inquiète de nos sociétés. » (6) Mais lesdites sociétés acceptent-elles seulement d'être inquiétées par l'Église vis-à-vis de laquelle elles nourrissent assez spontanément un soupçon d'ingérence ? Combien de laïcs catholiques lambda engagés dans un dialogue exigeant avec la société se sont vus opposer, un jour, à une argumentation « en raison », qu'elle était irrecevable puisque c'était là la position de l'Église ? Dès lors, pour boucler la question

ouverte par les auteurs : qui exculture qui ? Et n'est-ce pas conclure un peu vite qu'écrire à propos de cette exculturation : « Cela laisse entière la possibilité d'une vitalité catholique proprement religieuse dans la société française. » ? Comme pour acter son exclusion définitive du champ du débat politique et social. Ou – autre lecture possible – pour souligner la pertinence d'une parole croyante qui dise Dieu comme témoignage ou comme question plutôt que comme réponse opposable à tous. Peut-être sommes-nous là au cœur du propos du livre lorsqu'il croit possible, malgré tout, pour les catholiques de « réinventer leur rapport au monde et la place qu'y occupe la tradition chrétienne. »

Des réformes qui ne viendront sans doute pas

Au terme de leur analyse, les auteurs confirment leur hypothèse de départ : le catholicisme français est aujourd'hui éclaté, morcelé, déchiré entre deux modèles d'Église qu'il serait illusoire de vouloir unifier ou simplement réconcilier : l'un fondé sur une résistance intransigeante à la modernité, l'autre sur l'émergence d'une « Église autrement » en dialogue avec le monde. Selon eux, l'institution catholique, dans sa forme actuelle, ne survivra pas longtemps à l'effondrement des trois piliers qu'ont été pour le catholicisme : le monopole de la vérité, la couverture territoriale au travers des paroisses et la centralité du prêtre, personnage « sacré ». Et, les mêmes causes produisant les mêmes effets, cela vaudrait à terme, nous disent-ils encore, pour l'ensemble des « jeunes Églises » du Sud qui n'échapperont pas, tôt ou tard, à une forme de sécularisation quitte à voir exploser des formes de religiosités « déraisonnables » qu'elle ne pensait même pas possibles.

Sortir réellement de cette impasse, poursuivent les auteurs, exigerait d'engager des réformes qui ne viendront sans doute pas parce qu'elles représenteraient une remise en cause radicale du système. « Tant que le pouvoir sacramentel et celui de décider en matière théologique, liturgique et juridique, demeurent strictement dans la main des clercs ordonnés, mâles et célibataires, rien ne peut vraiment bouger. » Autant dire qu'ils ne croient guère aux vertus du Synode en préparation pour 2023 dont les avancées possibles seraient, selon eux, aussitôt contestées par la Curie et une partie de l'institution restée figée sur la ligne des papes Jean-Paul II et Benoît XVI.

D'une Église de diaspora à un catholicisme hospitalier

L'Église qu'ils voient se dessiner sur les prochaines décennies est donc plutôt une Église en diaspora qui, soulignent-ils, ne manque pas, déjà, de richesses et de dynamismes cachés. Ils englobent ces « signes d'espérance » souvent invoqués par l'institution catholique, mais pour mieux se convaincre que rien n'est perdu et qu'il n'est pas nécessaire de tout chambouler pour voir reflourir le printemps. Il y a là, soulignent les auteurs, un phénomène réel de diversification et d'innovation, peu perçu des médias, qui « interdit du même coup d'écrire le faire part de décès du christianisme ou de la fin de toute sociabilité catholique. (...) L'Église catholique subsistera, c'est sûr, mais comment, en quel lieu et dans quel état ? »

Paradoxalement, pourrait-on dire, l'ouvrage se termine sur l'idée que l'Église, exculturée de la modernité de son propre fait, n'a pas pour autant vocation à se dissoudre dans le monde tel qu'il est. Et pas davantage à se poser en contre-culture, mais plutôt en « alter culture » sous forme d'un « catholicisme hospitalier » où prévaudrait l'accueil inconditionnel de l'autre ce qui, confessent les auteurs, n'est pas vraiment dans l'ADN de la culture contemporaine.

Danièle Hervieu-Léger écrit à ce propos : « Pour lui (le catholicisme hospitalier) l'Église est intrinsèquement encore à venir, encore non accomplie. L'hospitalité, telle que je l'ai progressivement comprise au fil de mon enquête monastique (7) n'est pas d'abord une attitude politique et culturelle de composition avec le monde, ni même seulement une disposition à l'accueil de ce qui est "autre" : c'est un projet ecclésiologique dont l'horizon d'attente est, ultimement, d'ordre eschatologique. » Est-on si loin d'un certain nombre de réflexions contemporaines issues des rangs mêmes du catholicisme ? Pensons ici simplement au livre *Le christianisme n'existe pas encore* de Dominique Collin ou à la profession de foi des jeunes auteurs de *La communion qui vient* (8). Comme aux chroniques de braise publiées durant la période de confinement par le moine bénédictin François Cassingena Trévedy ou aux interviews du professeur de sociologie tchèque Mgr Tomas Halik (9).

Difficile d'en dire davantage sans lasser le lecteur. Chacun l'aura compris, *Vers l'implosion* est un livre important – et accessible – qu'il faut prendre le temps de découvrir. On accuse volontiers les sociologues des religions de « désespérer les fidèles » et les acteurs pastoraux eux-mêmes en dépeignant sous des couleurs sombres un avenir qui par définition n'est écrit nulle part. Raison de plus pour les lire sans complexe et se remettre en chemin.

René Poujol

Le rôle des « médiateurs laïcs »

Dans ce livre Danièle Hervieu-Léger revient sur les périodes de confinement marquées, pour les religions, par une suspension ou une réglementation des cultes. Analysant les remous suscités au sein de l'Église catholique, elle évoque la place prise par des « médiateurs laïcs » dans ces débats. Extrait :

« Il est intéressant de remarquer le rôle joué dans ces discussions par des journalistes catholiques qui ont livré leur vision des choses dans les médias, sur les réseaux sociaux et sur leurs blogs, et suscité en retour beaucoup de commentaires. Je pense par exemple à René Poujol, à Michel Cool-Taddei, à Bertrand Révillion, Daniel Duigou ou Patrice de Plunkett... et aussi à des blogueurs importants comme Koz (Erwan Le Morhedec), voire à des internautes très engagés et « raisonneurs » sur ces questions. Leur rôle de médiateurs laïcs entre réflexions des théologiens de métier, prises de position cléricales ou épiscopales et fidèles catholiques prompts à s'enflammer a été tout à fait intéressant du point de vue de l'émergence d'un débat public dans l'Église. Ces personnalités ne sont pas répertoriées comme des figures de proue de l'avant-gardisme progressiste : ce sont des catholiques conciliaires *mainstream*, publiquement engagés comme tels. Ils ont contribué de façon importante, avec des différences entre eux d'ailleurs, à porter dans la discussion, argumentaires très articulés à l'appui, des questions incisives sur la signification de cette rhétorique de l'« urgence eucharistique », sur le retour en force (bien en amont de la pandémie) du thème de la « Présence réelle » dans la prédication, et sur le renforcement de l'identité sacrale du prêtre qui leur est liée de façon transparente. » (p.49)

C'est bien la première fois que je vois notre modeste contribution d'animateurs du débat dans l'Église pris en considération et évoqué publiquement, en tant que journalistes honoraires devenus libres de tout ancrage dans une rédaction, (ou blogueurs). Cela tranche heureusement sur le silence abyssal qui entoure le plus souvent cette forme d'engagement ecclésial qui, de fait, échappe à tout contrôle hiérarchique suscitant, ici ou là, méfiance ou irritation. Une fois de plus voilà une forme de reconnaissance qui nous vient « de l'extérieur ». Que Danièle Hervieu-Léger. en soit ici chaleureusement remerciée.

(1) Danièle Hervieu-Léger et Jean-Louis Schlegel, *Vers l'implosion ?* Seuil 2022, 400 p., 23,50 €.

(2) Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*. Bayard 2003, 336 p., 23 €.

(3) Cité p.58-59 dans l'ouvrage collectif *Avec Jean Sullivan*, Ed. L'enfance des arbres, 2020, 380p., 20 €.

(4) Telles que j'ai pu les formuler dans mon livre *Catholique en liberté*, Ed. Salvator 2019, 220 p., 19,80 €.

(5) Pier Paolo Pasolini, *Écrits corsaires*. Flammarion Champs Arts 2009.

(6) In : *Pape François, l'Église que j'espère*. Flammarion/Études, 2013, 240 p., 15 €. p. 217.

(7) Danièle Hervieu-Léger, *Le temps des moines*, PUF 2017, 700 p.

Publié le 1 juin 2022 par Garrigues et Sentiers

(8) Dominique Collin, *Le christianisme n'existe pas encore*, Ed. Salvator 2018, 200p., 18 € – Paul Colrat, Foucauld Giuliani, Anne Waeles, *La communion qui vient*, Ed. du Seuil, 2021, 220 p., 20 €.

(9) François Cassingena-Trévedy, *Chroniques du temps de peste*, Ed. Tallandier, 2021, 176 p., 18 €. Pour Tomas Halik on peut lire l'excellente interview donnée à [La Croix Hebdo du 3 juin 2020](https://www.renepoujol.fr/le-catholicisme-francais-au-risque-de-limplosion/)

Source : <https://www.renepoujol.fr/le-catholicisme-francais-au-risque-de-limplosion/>

Publié dans [Signes des temps](#)